

Le diable, c'est le nombril

Trans-Théâtre (Michel Monty)

Numéro 77, 1995

Relève, héritage et renouveau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trans-Théâtre (1995). Le diable, c'est le nombril. *Jeu*, (77), 39–40.

Le diable, c'est le nombril

Nous aimons le théâtre parce que c'est un enfant bâtard. Il ne peut prétendre à une pureté de sang. Ses ancêtres ne sont pas des rois et reines enveloppés dans de fastueux tissus.

Ils sont ces cracheurs de mots offrant leur sueur et leur salive pour revivre une histoire qu'ils ont cent fois imaginée. Ils sont ces super Sophocle d'impresarios-poètes-acteurs d'Aristophane grecs qui montaient des tétralogies débutant à l'aube et se terminant avec le déclin du soleil. Puis il y a Shakespeare et les membres de sa troupe,

plus débauchés les uns que les autres,

qui se tapaient des *Hamlet* de six heures devant 2 000 personnes.

Et Molière qui sillonnait sa terre avec sa famille, écrivant et jouant presque tous les jours de sa vie adulte. Et puis ce petit Allemand aux lunettes rondes, Bertolt Machin, qui a osé envoyer chier Aristote et réinventer le théâtre. Celui-là aussi, il est bien. Ils sont tous bien.

Ils faisaient tous du théâtre populaire.

Quand on prononce avec condescendance les mots « théâtre populaire », on commet une grave erreur. Parfois c'est pour décrire un théâtre qu'on devrait plutôt nommer « théâtre commercial » ou « théâtre industriel ». C'est-à-dire un objet de consommation mis en marché dans un système que commande l'argent. Aujourd'hui, la popularité s'achète à coups de dollars et de fines stratégies de marketing. Le théâtre populaire n'est pas ce théâtre-là. Il peut avec le temps (et c'est souhaitable) s'adresser à un large auditoire, mais ses origines sont toujours modestes. Ainsi, dans notre ère d'« industrie culturelle », un spectacle qui, pour des raisons strictement économiques, aura été vu par 50 000 personnes sera souvent moins un « théâtre populaire » qu'une production vue par 1 000. Parce que le vrai théâtre populaire n'est pas celui qui facilite la digestion mais celui qui entraîne le spectateur là où ce dernier n'ose aller seul. Le théâtre populaire invite le spectateur au risque et au plaisir.

Le théâtre populaire bouscule et divertit le spectateur. Il lui fait confiance.

Le théâtre a toujours été l'Art de la modernité. Enraciné dans son époque.

Le metteur en scène ne peut agir au nom de la « tradition théâtrale », il n'y a pas de réelle tradition théâtrale en Occident, c'est-à-dire un langage précis et codifié qui se transmet d'une génération à l'autre. Nous ne savons pas comment les Grecs jouaient Sophocle ou les Élisabéthains, Shakespeare. En Occident, la « tradition théâtrale » dissimule un cadavre, une forme morte qui n'a plus de correspondance avec la réalité.

Une création qui fait scandale et suscite de vives réactions opposées vaudra toujours mieux que la énième mise en scène d'un Molière. Et si Molière n'avait pas pensé ainsi, il n'aurait pas fait scandale avec son universel et magnifique *Tartuffe*.

Le théâtre ne change pas le monde, il ébranle des individus.

Tout ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est qu'il y aura toujours un espace, un acteur, un spectateur et une histoire à raconter.

Nous ne pouvons, en définitive, justifier exclusivement notre travail par des principes esthétiques. C'est se condamner à la répétition et à la désuétude. Une mise en scène, en Occident, est dépassée en moins de dix ans. La mise en scène, c'est le pinacle de l'éphémère, et elle demeure assujettie aux modes, aux tendances et aux besoins d'une époque.

Contrairement à l'écriture, la mise en scène n'a pas accès à l'universel.

Elle a accès à l'immédiat.

Au début était le Verbe devenu chair. À la fin restera le Verbe devenu cendres.

Michel Monty

Montréal, 15 décembre 1995

Trans-Théâtre a été fondé à Montréal en 1991 et est aujourd'hui codirigé par Brigitte Poupart et Michel Monty. Issu du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, ce dernier a été l'auteur maison, en plus d'assumer les mises en scène. Vouée à la création, cette compagnie est reconnue pour le cynisme et la violence de son propos. Elle a mis en scène des personnages marginaux, sur fond de désespoir urbain et d'affrontements raciaux.

Théâtrogaphie

Accidents de parcours

Mars 1992

Juin 1992

Salle Fred-Barry de la NCT

Bibliothèque Gabrielle-Roy

(Québec)

Novembre 1993

Théâtre Denise-Pelletier de la

NCT

Prise de sang

Septembre 1994

Salle Fred-Barry de la NCT

Exodes

Mars 1996

Espace la Veillée



Pierre Dallaire, Sylvain Massé et Fabrice Pierre dans *Prise de sang* de Michel Monty. Photo : Manon Choinière.